

Le libertaire

QUOTIDIEN ANARCHISTE

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Géquie postal : Delecourt 691-12

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

Le chemin de la Révolution

Pour s'être heurté aux murailles de la guerre, notre idéalisme, qui cependant n'avait pas capitulé, s'était enrichi d'une inquiétude : celle de trouver dans la matière, les moyens de renverser les obstacles matériels de son élosion.

Pour s'être démené, durant ces cinq mois, de folie meurtrière, au sein obligatoire d'une effroyable collectivité, notre individualisme s'était humanisé du désir de rendre moins aigre la compagnie des hommes.

L'anarchie, que nous nous sentions porter en nous-mêmes si intensément, mais si douloureusement, nous éprouvions dès lors le besoin de la faire éclorer dans la Vie, en autant de fleurs qu'il y a d'individualités humaines, de la donner comme principe aux producteurs, d'en éclairer la route des travailleurs, de la leur désigner comme condition essentielle de leur bien-être et de leur réussite.

Et nous avons reconnu la nécessité d'une Révolution. Il fallait que tout fut bouleversé de l'ordre social actuel. La destruction totale du vieux monde d'exploitation et d'autorité s'imposait pour ceux qui voulaient réaliser l'anarchie.

Alors nous avons cherché les voies de cette Révolution. Elles s'offraient tout naturellement parmi les rangs des travailleurs en révolte pratique contre leurs exploiteurs, parmi les prolétaires luttant pour leur émancipation intégrale, dans la classe ouvrière organisée par elle-même, sur son propre terrain : celui de l'économie.

Nous avons été dans les syndicats pour y trouver la pratique de l'anarchie. Nous pouvions l'y rencontrer. Les exploiteurs ne s'associent-ils pas naturellement pour abolir le régime d'exploitation et celui-ci peut-il disparaître tant que subsiste une forme quelconque d'autorité, un système de gouvernement quel qu'il soit ?

Hélas ! nous nous sommes cognés, dans la C. G. T. d'après-guerre, contre les parois d'une véritable cage-à-travaillers dont les militants-traitres d'août 1914 gardaient sévèrement la porte pour le compte du gouvernement de la République française. Par le social-réformisme, l'organisation confédérale devenait un véritable instrument de conservation de ce régime d'exploitation et d'oppression.

En collaborant à la C. G. T., les anarchistes se rendaient complices de la forme la plus redoutable d'autorité : celle qui s'appuie sur les travailleurs pour mieux les écraser.

Nous n'avions plus rien à faire dans la maison de la rue La Fayette, succursale de celle de la place Banvau.

Assurément, nous eussions dû, à ce moment-là, orienter hardiment les syndicats vers l'autonomie qui pouvait, seule, permettre aux ouvriers de regrouper leurs forces, après la grande bataille perdue de 1920, et de retrouver leur idéal libertaire.

Mais nous ne voulions pas perdre le chemin de la Révolution. Dans l'isolement des syndicats nous craignions que les producteurs oublient, profession par profession, le lien de la solidarité intercorporative et que le réformisme, en fin de compte, y gagnât encore du terrain. Enfin, de Moscou, nous veniaient encore, au nom du prolétariat, des appels à l'action directe, à l'insurrection des masses. L'Internationale Syndicale Rouge avait l'audace d'évoquer à nos oreilles de fédéralistes, les Soviets libres...

Nous étions bien quelques-uns à nous mêler d'un syndicalisme qui s'appuyait sur une Dictature, fut-elle du Proletariat ; nous étions déjà quelques-uns qui savaient Moscou aussi peu haïtable qu'Amsterdam pour des anarchistes, c'est-à-dire pour des travailleurs jaloux de leur liberté d'action et de pensée.

Cependant il ne fallait pas perdre ici, en France, le chemin de la Révolution. Si, en Russie, les bolchevistes constituaient un élément nettement gouvernemental, étatiste, réactionnaire, en France, ils restaient un élément d'opposition, entraînant derrière eux une masse qui semblait décidée à l'action contre le capitalisme bourgeois et son autorité.

Nous ne pouvions pas ne pas compter avec ce fait : les communistes n'avaient pas encore le pouvoir dans le pays où nous combattions au jour le jour pour notre liberté et pour notre bien-être. Révolutionnairement notre place était plutôt dans la C. G. T. U.

à côté des bolchevistes que dans la C. G. T., sous la haute protection du gouvernement républicain.

Le Parti Communiste, obéissant aux ordres d'autorité de Moscou, n'a pas voulu nous rendre possible une telle concurrence. Il a craincu à tel point notre influence libertaire au sein des syndicats de la C. G. T. U., qu'il a voulu brusquer le cours des événements : par la lecture du message insolent de Lozovsky à Bourges et par l'agression ignoble du 11 janvier à la Grange-aux-Belles, le Parti Communiste nous a montré qu'il entendait dès aujourd'hui, par la voie syndicale, nous gouverner en France comme en Russie.

Et nous avons compris que nous ne pouvions plus collaborer avec ceux qui nous signifiaient aussi brutallement leur volonté d'autorité.

Mais tout cela ne doit pas nous faire oublier août 1914, mai 1920, les hautes trahisons qui auraient dû valoir à Jouhaux et à tous les sous-Jouhaux, des exécutions sommaires de la part du Proletariat. Les récentes blessures que nous avons subies du côté bolcheviste ne doivent pas non plus nous faire oublier les coups de matraques de Lille, les coups de revolver de Marceau.

Le dégoût du gouvernement de Moscou ne doit pas atténuer notre horreur du gouvernement d'Herriot avec lequel pactise officiellement la C. G. T. de Jouhaux, de l'éternel Jouhaux, de « Jouhaux toujours debout », — comme le Veau d'or...

Ni Amsterdam, ni Moscou, écrivions-nous dans le *Libertaire*, à la veille du fameux Congrès unitaire qui donna naissance à la C. G. T. U. Restons dans l'esprit de cette formule et gardons-nous bien de pêcher d'un côté par crainte de l'autre.

Le chemin de la Révolution nous le trouverons grâce à notre anarchisme intrépide. Ce sera certes une longue route, pleine d'obstacles et d'embûches. Mais elle est la seule qui conduise au pays du bien-être et de la liberté. Ce pays n'est pas le paradis d'une religion. Il n'est que l'espoir des travailleurs. A eux d'y atteindre, par leur volonté incessante d'émancipation et dans l'autonomie de leurs organisations syndicales.

André COLOMER.

LE FAIT DU JOUR

Trente-deux milliards !

La commission des finances de la Chambre s'est réunie hier après-midi pour préparer la « douloureuse » du pays.

Si on ne connaît pas encore exactement les moyens propres pour faire rentrer les recettes, au moins on est fixé sur le chiffre des dépenses.

Il est de trente-deux milliards. Presque rien !

L'Etat commence par dire : il me faut tant de milliards, contribuables, vous n'avez qu'à les fournir. Si vous ne le faites de bonne volonté, on vous y contraindra par la force.

Les politiciens de toutes nuances vont s'amuser pendant plusieurs mois à se disputer autour du budget, chacun cherchant à favoriser ses créatures.

Nous ne les suivrons pas sur ce terrain, car quelle que soit la répartition, nous savons qu'au bout de compte, c'est le travailleur qui paiera le tout.

On a longtemps discuté sur les impôts directs ou indirects qui frappaient la richesse acquise ou en formation, ou ceux qui pesaient sur la consommation. Subtils distinctions qui ne changent rien à la brutalité de cette constatation : c'est le travail qui paie tous les impôts, comme tous les intérêts, dividendes, bénéfices et profits de toutes sortes.

Une constatation s'impose : la somme des impôts qu'on demande à la nation égale presque la totalité des salaires payés à tous les ouvriers et employés pris en bloc.

Trente-deux milliards, cela fait 800 francs par tête ; 3.200 pour une famille moyenne de quatre personnes.

Et on ne nous dit pas ce que prélevent les départements et les communes ayant leurs budgets particuliers.

Pour entretenir la machine officielle de répression, de défense des riches, on dépense autant et peut-être davantage que pour nourrir, distraire, habiller et loger tout le prolétariat de ce pays.

L'Etat est devenu un ogre formidable, empêchant tout renfort et tout bien-être.

Un simple aperçu de ce qu'il nous coûte nous prouve qu'il faut le supprimer !

N'oubliez pas la thune mensuelle !

Répression contre les Espagnols

QUI ENTENDRA NOTRE VOIX ?

Sans motifs justifiables, on continue l'expulsion d'espagnols du territoire français. La campagne entreprise par les journaux réactionnaires contre les étrangers résidant en France commence à porter ses fruits.

D'abord ce fut à Perpignan, ensuite à Reims. Aujourd'hui, six camarades de Bessan nous écrivent qu'ils ont reçu, sans aucune explication, un avis d'expulsion du Ministère de l'Intérieur.

Nos camarades possèdent un certificat de bonne vie et mœurs délivré par le maire de Florensac, centre de gendarmerie duquel dépend la commune de Bessan.

Pourquoi donc ces attentats à la liberté individuelle, monsieur Herriot ? A quoi faut-il les attribuer ?

Nous pensons que vous êtes un homme aux idées modernes, c'est-à-dire un de ceux qui accordent peu de valeur au mot « étranger », et qu'avant la nationalité, vous regardez l'homme.

Dans un pays de civilisation, où des hommes prétendent lutter pour la paix du monde, de tels procédés sont honteux. Etrangers ! c'est un mot de guerre, un mot anachronique, inhumain, c'est une parole du passé, monsieur le président du Conseil. Aujourd'hui, ce mot est une insulte qui déshonne et avilît celui qui le prononce.

Nous sommes des révolutionnaires. Nous avons des idées avancées et n'avons point honte de le confesser. Nous sommes proscrits de notre pays d'origine parce que là-bas dominent des lois capricieuses et inhumaines. Nous sommes venus en France chercher un peu de liberté, de cette liberté conquise par un peuple en révolution. Si nous rejetons, que dirons-nous de la France des Droits de l'Homme ?

Cependant, nous ne nous tairons pas, car tout, excepté le silence devant une injustice, peut nous être demandé.

Luttant pour plus de justice, se taire serait lâche, et cela ne saurait être le cas de ceux qui ont foi dans un idéal noble et juste.

Que le gouvernement de la République n'étoffe pas notre voix et qu'il ne se préoccupe de notre malheur, mais seulement de la justice de notre cause. Car si nous ne sommes écoutés ici, où le serons-nous ?

La colonisation de la France par les Etats-Unis

Les banques américaines Gotkimen, Sachs C°, Bankers Trust, Hessey Stuart C° et Lehman Brothers, offrent aujourd'hui 20 millions d'obligations P.-L.-M. 7 0/0 à 93 1/4. Compte tenu de la prime de remboursement, l'intérêt réel ressort à 7,50 0/0.

Ces disponibilités serviront à rembourser des dettes flottantes et à régler les dépenses déjà contractées. Les bons seront datés du 15 septembre et arriveront à échéance en 1938, remboursables entièrement par anticipation après septembre 1932 à 103 0/0, plus intérêts courus.

Cela veut dire que le P.-L.-M. passe entre les mains des actionnaires américains. D'autre part, les banques des Etats-Unis ont fait des ouvertures de crédit à la régie des tabacs, à condition que les fournitures nécessaires à la fabrication soient faites en Amérique. Au ministère des finances on a confirmé officiellement cette information.

C'est la « organisation » ou, si vous préferez, l'« américanisation » de la France. Et c'est nous qui en paierons les frais.

A MONTPELLIER

Les flics n'aiment pas la musique

Il est indéniable que les flics qui étaient de service de nuit sur l'esplanade jeudi soir tiennent la musique et la danse en sainte horreur, puisqu'ils dressèrent procès-verbal à trois jeunes gens de 19 ans pour le crime impardonnable qu'ils avaient commis en jouant de la mandoline et en voulant imiter les ballets suédois devant l'effigie de Marsyas. L'heure, paralt-il, était indue... pour eux. La musique militaire joue au même endroit jusqu'à une heure beaucoup plus avancée et les habitants très éloignés de ces lieux doivent être beaucoup plus gênés par le tintamarre de l'orchestre des cafés select de la Comédie qui, de plus, provoquent le stationnement et gênent la circulation qu'on ne peut imputer aux trois pauvres bougres. Les agents ne montreraient pas d'une façon si intempestive leur phobie pour les disciples malheureux des mimes si les copains libertaires venaient plus nombreux au groupe et faisaient autour d'eux un peu plus de propagande pour nos idées.

R.-T. WALTER.

ABONNEMENTS	
FRANCE	STRANGER
Un an.... 80 fr.	Un an.... 112 fr.
Six mois.... 40 fr.	Six mois.... 56 fr.
Trois mois.... 20 fr.	Trois mois.... 28 fr.
Chèque postal Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

POUR QU'IL VIVE, QUAND MÊME !

Un supreme effort

Devant la situation de plus en plus inquiétante du « Libertaire » quotidien, qui n'arrive pas à combler le grave déficit que nous avons maintes et maintes fois signalé à nos lecteurs, le Conseil d'Administration, en un moment de désespoir, avait décidé de proposer au Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste le retour immédiat à l'hebdomadaire.

Dès la parution de la note par laquelle nous faisions pressentir aux anarchistes cette prochaine disparition, des camarades, en grand nombre, vinrent nous trouver pour nous dire : « Mais vous n'y pensez pas ! Il ne faut pas qu'il meure ! Comment ferions-nous sans notre quotidien ! » Hélas ! la terrible réalité était là : il nous faut payer chaque jour l'imprimeur, chaque jour le marchand de papier, chaque jour aussi les copains qui travaillent à la confection du journal. Et nos disponibilités n'y suffisent pas.

Les 15.000 francs de thunes n'ont pas été atteints au 20 septembre. Et la publicité que nous avons sollicitée n'a pas encore eu le temps de nous parvenir. Une quinzaine de jours encore sont indispensables pour que nous puissions tirer quelque bénéfice de cette nouvelle source de revenus pour notre quotidien.

En attendant ces deux semaines, notre Administrateur devait quotidiennement subvenir aux frais de la parution. Il devait trouver chaque jour 1.730 fr.

Il ne l'aurait certainement pas. Aussi, le Conseil d'Administration ne vit-il qu'une solution : cesser la parution du « Libertaire » quotidien.

Dans la réunion d'hier soir, à la Maison Commune de la rue de Bretagne, les camarades en ont jugé autrement. Avec véhémence, des délégués de groupes s'élèvent contre la seule idée de la disparition du quotidien. Ils demanderont qu'avant de faire mourir leur journal on en appellera encore une fois au dévouement des anarchistes. Ils exigèrent qu'on lancât un dernier S.O.S. à travers le monde libertaire.

Et, à la majorité des membres du Comité d'Initiative et du Conseil d'Administration réunis, on adopta la proposition Boudoux, qui pouvait encore une fois sauver le quotidien des parias.

Voici cette proposition :

QUE 200 COPAINS ENVOIENT CHACUN CINQUANTE FRANCS AVANT DIMANCHE, et le « Libertaire » peut encore vivre.

Allons, les anars, serez-vous capables de cet effort ? Conservez-vous cette redoutable arme de combat, un quotidien libertaire, contre tous les exploiteurs, tous les autoritaristes ?

Ou bien laissez-vous Action Française, Petit Parisien, Intransigeant, Quotidien, Humanité, et leurs semblables, se partager en toute sécurité et sans contradiction la malheureuse opinion publique ?

L'élément conscient des prolétariats manuel et intellectuel répondra à notre supreme appel en tirant de son sein les 200 souscripteurs à 50 francs dont le « Libertaire » quotidien a besoin pour ne pas mourir.

Aux anarchistes et aux sympathisants

Pour répondre aux critiques

Il n'y a pas de nourrissons au Libertaire. Après la compression des dépenses au maximum réalisé depuis six semaines, une économie mensuelle de plus de quatre mille francs a été faite.

Le « personnel » du Libertaire se compose actuellement de cinq rédacteurs et deux administrateurs payés au salaire égal de 30 francs par jour, et d'un correcteur.

Aucun autre quotidien n'a un personnel aussi réduit.

Il fallait que

EN ESPAGNE

Une opposition sans âme

Le fascisme italien a été l'objet d'une attention particulière, d'une passionnée volonté d'étude de la critique sociale : elle représentait aussi bien les classes d'ordre que celles se réclamant de la révolution.

Le fascisme espagnol a été considéré comme une ramifications du fascisme international, ce qui a évité d'y consacrer une étude particulière et comme du reste les choses d'Espagne n'ont qu'une valeur épisodique, car rien de sérieux et d'universel ne s'y produit, l'affaire a été déclarée classée, on n'y revient qu'aux moments de loisir.

En fait, en est-il ainsi ? Oui et non. Si on tient compte de la nervosité dont il prouve la classe ouvrière à la suite de la guerre et de la révolution russe, déclanchant un mouvement de peur chez les capitalistes, en Espagne ce phénomène se produisit comme partout ailleurs, mais si on songe à la situation spéciale dans laquelle vit l'Espagne depuis un siècle, si encore on convient que dernièrement s'y déclara un mouvement syndicaliste menaçant que les anarchistes étaient devenus les inspirateurs incontestés de la nouvelle conscience révolutionnaire, on s'apercevra tout de suite de ce qu'il offre de caractéristiques dignes d'étude dans ses sources, dans ses effets et dans son développement.

Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui cette tâche. D'autres mieux qualifiés que nous doivent y songer, nous voulons simplement, par ces remarques générales, faire ressortir toute l'importance que peut avoir dans un moment donné un changement qui peut s'y produire, ainsi que le besoin de le traiter comme chapitre à part, aussi bien que pour en faire la critique que pour le combattre. Les faits qui dernièrement s'y sont succédés montreront clairement sa véritable portée.

La déportation du professeur Unamuno et de l'ancien député républicain Soriano fut l'équivalent, à une moindre échelle, de l'assassinat de Matteotti en Italie. Juste au moment où l'on commençait à désespérer, une opposition fut jouée et l'enchaînement hasardeux de quelques événements de la même allure éveilleront l'espérance d'un mouvement populaire.

Rappelons brièvement que ces faits furent : l'affaire des responsabilités sur le désastre du Maroc, l'ostéoclasme militaire de l'ancien haut-commissaire, le général Berenguer, et l'anarchie qui ne tarda pas à le rapporter ; la division au sein du Directoire militaire avec le conflit entre les deux personnalités, le général Primo de Rivera et le général Cavalcanti, chef de la maison militaire du roi, qui poussa ce dernier dans la conspiration contre son chef ; enfin la disconformité devenue publique et ostensible du chef de l'état-major général de l'armée, le capitaine général Weiler, à qui correspondent les honneurs de prince par son titre, sur la continuation du régime exceptionnel qui sévissait depuis le coup d'Etat du 13 septembre 1923, et la nécessité d'un appel au pays par le moyen d'une Assemblée constituante.

Disons-le tout de suite : tout ceci se passait dans la coulisse et dans un demi-secret. On en parlait plus à l'étranger, chez les émigrés de toutes nuances que dans l'Espagne même. Mais quand même cela eut le mérite de provoquer un rassemblement de divers éléments de l'opposition en vue du retour à un régime de liberté relative et de démocratie bourgeoise.

Survint, de façon inattendue pour les militaires (c'est l'histoire de tous les désastres du Maroc) un soulèvement général de la zone d'opérations qui emporta l'intérêt des forces révolutionnaires de l'armée, s'il en existait toutefois, vers une pacification momentanée des colonies. Et le problème du Maroc qui devait servir, non pas pour une trêve dans les luttes intérieures, mais de levier pour provoquer des changements — et cela par suite d'avoir trop de confiance dans un appui des militaires, sans nul doute — servit d'apaisement et de détente dans un problème d'action intransigeante, par dessus toutes les difficultés du gouvernement et de la nation, et contre toute crainte de troubles intérieurs qui n'étaient qu'à souhaiter et à élargir.

Mais, phénomène particulier en Espagne, on n'a pas encore cristallisé le bloc de l'opposition légale, comme en Italie, car il n'y a ni la plus vaine ombre de légalité, ni n'existe un bloc plus ou moins apparent, plus ou moins solide de l'opposition. Aussi on en parle plutôt au figuré, ce qui fait que le problème se pose tout autrement, car, à défaut d'une force qui politiquement poursuive le renversement de Primo de Rivera, pour réunir les volontés de révolte qui existent, malgré tout, se pose la question pressante d'en trouver une qui remplisse ce but. Or, qu'est-ce qu'il reste en Espagne des partis démocrates révolutionnaires ? Rien ou presque rien. Où se trouve le levain permanent de révolution ? Dans la masse ouvrière qui a perdu confiance en tous les partis et réuni autour de la Confédération nationale du Travail, d'essence libertaire.

Mais ne bousculons pas les conclusions. Pourquoi, malgré être évident que la conscience et la volonté de libération n'existe que dans le prolétariat libertaire, on n'envisage qu'un changement favorable à la démocratie ? Parce que la masse manque tout à fait de confiance en elle-même, parce qu'elle n'a pas passé les étapes qui l'auraient rendue majeure dans l'ordre révolutionnaire et parce que manque aussi de l'expérience dans cet ordre de mouvements. Donc une solution politique de la crise que traverse l'Espagne à base démocratique ne peut pas être écartée ; mais si l'ombre d'opposition qui existe ne s'engage pas résolument dans une toute autre voie que sa passivité actuelle, il est à craindre que même un régime de large démocratie s'éloigne de plus des possibilités politiques.

La situation aujourd'hui est la suivante : nous apprenons que le général Weyler a fait acte de discipline par amour à la Monarchie, que le général Cavalcanti déclare être soumis au roi et au Directoire et que le général Berenguer rentre en Espagne libre de tout engagement moral envers l'opposition. Nous ne faisons aucune révolution, c'est la presse qui le dit. Personnellement nous est confirmé tout ce qui précéde. Est-ce que cela veut dire que l'opposition s'effrite en Espagne ? Ce qui est certain, c'est que celle-ci va à la dérive, c'est que publi-

quement nous pouvons constater que ce jeu de personnalités n'aboutit à rien de bon jusqu'à présent. Voilà une leçon que nous pouvons tirer de tout ce qui est connu de l'œuvre publique des ennemis politiques du Directoire militaire en Espagne.

Et cela a été possible parce qu'en Espagne, pour ainsi dire, n'existe pas d'*opinion publique*, parce que les forces concentrées autour de la C. N. A. sont étouffées, dispersées et impuissantes à remonter le courant. Or, il s'avère que sans elle, sans une intervention énergique des masses populaires, on ne fera pas grand-chose.

Le peuple reçut avec indifférence l'avènement des militaires au pouvoir, comme il avait toléré pendant de longues années la pourriture politique et parlementaire et aujourd'hui il est, pour ainsi dire, sans avoir pris position ni sur la politique que l'on suit, celle qu'on a suivie, et celle qu'on

vit l'Espagne depuis un siècle, si encore on convient que dernièrement s'y déclara un mouvement syndicaliste menaçant que les anarchistes étaient devenus les inspirateurs incontestés de la nouvelle conscience révolutionnaire, on s'apercevra tout de suite de ce qu'il offre de caractéristiques dignes d'étude dans ses sources, dans ses effets et dans son développement.

Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui cette tâche. D'autres mieux qualifiés que nous doivent y songer, nous voulons simplement, par ces remarques générales, faire ressortir toute l'importance que peut avoir dans un moment donné un changement qui peut s'y produire, ainsi que le besoin de le traiter comme chapitre à part, aussi bien que pour en faire la critique que pour le combattre. Les faits qui dernièrement s'y sont succédés montreront clairement sa véritable portée.

La déportation du professeur Unamuno et de l'ancien député républicain Soriano fut l'équivalent, à une moindre échelle, de l'assassinat de Matteotti en Italie. Juste au moment où l'on commençait à désespérer, une opposition fut jouée et l'enchaînement hasardeux de quelques événements de la même allure éveilleront l'espérance d'un mouvement populaire.

Rappelons brièvement que ces faits furent : l'affaire des responsabilités sur le désastre du Maroc, l'ostéoclasme militaire de l'ancien haut-commissaire, le général Berenguer, et l'anarchie qui ne tarda pas à le rapporter ; la division au sein du Directoire militaire avec le conflit entre les deux personnalités, le général Primo de Rivera et le général Cavalcanti, chef de la maison militaire du roi, qui poussa ce dernier dans la conspiration contre son chef ; enfin la disconformité devenue publique et ostensible du chef de l'état-major général de l'armée, le capitaine général Weiler, à qui correspondent les honneurs de prince par son titre, sur la continuation du régime exceptionnel qui sévissait depuis le coup d'Etat du 13 septembre 1923, et la nécessité d'un appel au pays par le moyen d'une Assemblée constituante.

Disons-le tout de suite : tout ceci se passait dans la coulisse et dans un demi-secret. On en parlait plus à l'étranger, chez les émigrés de toutes nuances que dans l'Espagne même. Mais quand même cela eut le mérite de provoquer un rassemblement de divers éléments de l'opposition en vue du retour à un régime de liberté relative et de démocratie bourgeoise.

Survint, de façon inattendue pour les militaires (c'est l'histoire de tous les désastres du Maroc) un soulèvement général de la zone d'opérations qui emporta l'intérêt des forces révolutionnaires de l'armée, s'il en existait toutefois, vers une pacification momentanée des colonies. Et le problème du Maroc qui devait servir, non pas pour une trêve dans les luttes intérieures, mais de levier pour provoquer des changements — et cela par suite d'avoir trop de confiance dans un appui des militaires, sans nul doute — servit d'apaisement et de détente dans un problème d'action intransigeante, par dessus toutes les difficultés du gouvernement et de la nation, et contre toute crainte de troubles intérieurs qui n'étaient qu'à souhaiter et à élargir.

Mais, phénomène particulier en Espagne, on n'a pas encore cristallisé le bloc de l'opposition légale, comme en Italie, car il n'y a ni la plus vaine ombre de légalité, ni n'existe un bloc plus ou moins apparent, plus ou moins solide de l'opposition. Aussi on en parle plutôt au figuré, ce qui fait que le problème se pose tout autrement, car, à défaut d'une force qui politiquement poursuive le renversement de Primo de Rivera, pour réunir les volontés de révolte qui existent, malgré tout, se pose la question pressante d'en trouver une qui remplisse ce but. Or, qu'est-ce qu'il reste en Espagne des partis démocrates révolutionnaires ? Rien ou presque rien. Où se trouve le levain permanent de révolution ? Dans la masse ouvrière qui a perdu confiance en tous les partis et réuni autour de la Confédération nationale du Travail, d'essence libertaire.

Mais ne bousculons pas les conclusions. Pourquoi, malgré être évident que la conscience et la volonté de libération n'existe que dans le prolétariat libertaire, on n'envisage qu'un changement favorable à la démocratie ? Parce que la masse manque tout à fait de confiance en elle-même, parce qu'elle n'a pas passé les étapes qui l'auraient rendue majeure dans l'ordre révolutionnaire et parce que manque aussi de l'expérience dans cet ordre de mouvements. Donc une solution politique de la crise que traverse l'Espagne à base démocratique ne peut pas être écartée ; mais si l'ombre d'opposition qui existe ne s'engage pas résolument dans une toute autre voie que sa passivité actuelle, il est à craindre que même un régime de large démocratie s'éloigne de plus des possibilités politiques.

La situation aujourd'hui est la suivante : nous apprenons que le général Weyler a fait acte de discipline par amour à la Monarchie, que le général Cavalcanti déclare être soumis au roi et au Directoire et que le général Berenguer rentre en Espagne libre de tout engagement moral envers l'opposition. Nous ne faisons aucune révolution, c'est la presse qui le dit. Personnellement nous est confirmé tout ce qui précéde. Est-ce que cela veut dire que l'opposition s'effrite en Espagne ? Ce qui est certain, c'est que celle-ci va à la dérive, c'est que publi-

quement nous pouvons constater que ce jeu de personnalités n'aboutit à rien de bon jusqu'à présent. Voilà une leçon que nous pouvons tirer de tout ce qui est connu de l'œuvre publique des ennemis politiques du Directoire militaire en Espagne.

Et cela a été possible parce qu'en Espagne, pour ainsi dire, n'existe pas d'*opinion publique*, parce que les forces concentrées autour de la C. N. A. sont étouffées, dispersées et impuissantes à remonter le courant. Or, il s'avère que sans elle, sans une intervention énergique des masses populaires, on ne fera pas grand-chose.

Le peuple reçut avec indifférence l'avènement des militaires au pouvoir, comme il avait toléré pendant de longues années la pourriture politique et parlementaire et aujourd'hui il est, pour ainsi dire, sans avoir pris position ni sur la politique que l'on suit, celle qu'on a suivie, et celle qu'on

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

Le théâtre en Chine

Les salles de spectacle en Chine sont généralement immenses. On y joue le jour et la nuit, et il faut se présenter de bonne heure au contrôle, si l'on veut avoir de la place.

La scène est aménagée de façon fort rudimentaire. Elle se compose d'une estrade très basse, ayant pour tout décor une toile de fond. Comme il n'y a pas de rideau, tous les préparatifs se font devant les spectateurs.

Sur le fond sont percées deux portes, cachées chacune par une tente. Les personnes entrent par une porte, et sortent par l'autre. L'orchestre se tient à gauche, sur la scène. Toujours sur la scène, il y a des bancs ou des talourets, sur lesquels des spectateurs privilégiés prennent place. Le parterre est abandonné à la population. Les galeries et les loges sont réservées à la bonne société.

Il y a dans la salle, un fourneau, sur lequel un cuisinier fait cuire toutes sortes de choses sentant plus ou moins bon ; et ceux à qui cela plaît, boivent et mangent pendant la représentation.

Des gens tournent le dos à la scène, et s'entretiennent de leurs petites affaires. D'autres dorment du sommeil des justes.

Des enfants qui jouent à se poursuivre, traversent en courant, la scène, derrière les acteurs, sans que ceux-ci se trouvent au moins du monde troublé dans leur jeu, et sans que le public songe à protester.

Des curieux qui sont ou ne sont pourtant derrière la toile de fond du théâtre, passent la tête sous les tentures des portes qui servent aux entrées et aux sorties des artistes, et font tout haut leurs réflexions.

De temps à autre, un domestique du théâtre vient présenter une tasse de thé au personnage qui est en scène. L'acteur s'arrête court de jouer, boit son thé, et suit minu- tueusement les lèvres avec un mouchoir de soie, puis cela fait, reprend sa tirade à l'endroit où il l'avait interrompue.

Les hommes chantent en descendant si nistrement dans les tasses profondes, pour monter ensuite dans le soprano le plus aigu.

Pendant des siècles, les rôles de femmes furent interprétés uniquement par des hommes. On en voit encore qui continuent la tradition, et qui sont des artistes merveilleux, car ils sont complètement illu-

Les comiques sont irrésistibles, et jouent presque toujours avec une gravité lamentable de croquemorts qui reviennent de porter en terre un défunt somptueux, dont les héritiers ont eu la lâcheté de ne point gratifier du pourboire d'usage.

Bien que l'on ne comprenne pas le chinois, on arrive cependant à saisir le fil des intrigues, car la mimique des acteurs est très expressive.

Il y a toujours dans les pièces le Diable, ou tout au moins quelque démon de son espèce, qui joue des tours exécrables à tous les personnages. Heureusement que le Père Eternel survient toujours en temps voulu, pour faire dégénérer le méchant Diable, non sans l'avoir au préalable régalé tout son sac de coquilles coupes de lait. Parfois, le Père Eternel joue simplement le rôle peut réhésant de juge de tribunal, et ce sont ses shires qui se chargent de rosser Salan.

Les apparitions surgissent de derrière un rideau soutenu par deux serviteurs. Les éclairs de l'orage sont représentés par des lanternes toutes en longueur, sur lesquelles sont peintes des zig-zags, et qui agitent des machinistes. Le tonnerre est de même fabriqué de toutes pièces sur la scène devant le public, par un musicien de l'orchestre, qui frappe sur un gong, ou agite frénétiquement une plaque de tôle. Quelquefois, le réfugié est obligé d'intervenir pour faire cesser les exploits de l'homme qui fait le tonnerre, car celui-ci, prenant un plaisir extravagant à ce jeu, semble vouloir prolonger jusqu'à la fin de la représentation, alors que le jeune premier et l'ingénue sont depuis déjà un quart d'heure sous un bras de fer.

La société future ne fera pas seulement disparaître les causes qui, dans la société actuelle, ont fait de l'homme un égoïste, mais elle éveillera, au contraire, un fort sentiment d'altruisme ; c'était déjà le cas chez les peuples primitifs, où les intérêts n'étaient pas opposés. Dans une plus large mesure, les choses se réaliseraient sous un ordre de production en commun, les intérêts de tous étant les mêmes.

Dans une telle société, il ne saurait être question de crime proprement dit.

Plus encore que pour la criminalité, la misère est la grande recruteuse de l'armée de la prostitution. Ce n'est pas par vocation, mais par besoin que tant de malheureux embrassent cette triste carrière ; c'est parce qu'elles ne trouvent pas de travail, ou qu'un travail pénible et trop mal payé.

Vagabondage, promiscuité de la famille, des ateliers, usines, grands magasins,

mauvais exemples des parents, séduction

suivie de grossesse et d'abandon n'ont pas d'autre origine ou ne sont suivis de faits que si la misère s'y ajoute. Telle est l'opinion, que nous partageons, de Lucien Desnérières.

La société est encore plus dure à la femme qu'à l'homme ; on peut admettre qu'un homme valide et courageux arrive à gagner sa vie par le travail, la femme n'y arrive presque jamais.

Les chanteurs eux, font ce qu'ils peuvent pour qu'on les entende. Parfois l'orchestre couvre leur voix. Alors, afin que les spectateurs en aient tout de même pour leur argent, ils s'agencent sur la scène comme des possédés, et ont l'air en chantant, de poissous qui bâillent avant de se décliner.

Il est vrai que ces artistes ne tardent pas à prendre leur revanche sur l'orchestre, car lorsqu'ils se mettent à chanter sur les notes aiguës, on pourrait adjointe aux gongs, aux castagnettes et aux cymbales tous les tonnerres du bon Dieu, que le tintamarre ainsi obtenu n'empêcherait pas que l'on entende leurs glapissements forcés.

Lorsqu'un Européen entre dans un théâtre chinois, il est accueilli par des sourires affables, car les Célestes sont extrêmement flattés que l'on condense à s'intéresser à leur distraction favorite. Comme ils s'étaient donné le mot, spontanément, plusieurs spectateurs se lèvent pour vous offrir leur place.

Il se trouve de plus, un monsieur fort court, qui est toujours disposé à vous expliquer ce qui se passe sur la scène. Comme vous ne comprenez pas un traitre mot à ce que vous raconte le monsieur, par politesse, vous n'avez qu'à insister la tête de temps à autre en un geste d'assentiment, et vous le comblez de bonheur. Pour aggraver la conversation, vous pouvez répondre de temps en temps : « Yo ! Yo ! », ce qui signifie : oui, oui. Puis vous ajoutez : « Tchétao », autrement dit : Je comprends.

Bien que le laconisme de vos réparties ait fait deviner au monsieur que vos connaissances dans la langue sont fort limitées, il ne vous en tiendra pas moins en grande estime. Brutus MERGEREAU.

Les maladies sociales

1

C'est la misère qui est la grande pourvoyeuse de la criminalité. Les plus autorisées des criminalistes sont unanimes à l'affirmer.

Le professeur Lacassagne a résumé cette théorie en cet aphorisme bien connu : « Les sociétés n'ont que les criminels qu'elles méritent. »

Le criminel, c'est le microbe ; le milieu social, c'est le bouillon de culture de la criminalité. Ce qui revient à dire que, dans une société parfaitement saine, le crime n'existe pas ou, du moins, il serait diminué dans une énorme proportion. M. Enrico Ferri, le savant criminaliste italien, est très affirmatif : « Si la misère, écrit-il, n'est pas l'unique cause de la dégénérescence humaine, elle en est la principale, déjà en 1883, poursuit-il, je soutenais et je soutiens encore que, avec le régime de socialisation des biens, disparaîtront les formes chroniques et épidémiques de la criminalité, conséquence de cette dégénérescence qui produisent la misère et la lutte féroce pour la richesse. Les statistiques confirment l'opinion de Ferri.

Cent condamnés pour crimes et délits divers se classent ainsi : Indigents, 56 ; Individus disposant du minimum de subsistances, 32 ; Classe moyenne, 10 ; Classe aisée et riche, 2 ; Total, 88 pour

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Les égoïsmes sont aux prises, à Genève. Le Janon qui, en l'occurrence, est le porte-parole de toutes les races asiatiques, ne veut pas trouver partout les portes fermées aux émigrantes d'Asie.

L'Australie, voisine du Japon, continent à peu près égal à l'Europe, n'a que deux habitants pour mille carrières, alors que le Japon qui écoule dans ses îles, en un 350 par mille carrières, la Chine 200 et l'Inde 177. Et l'Australie vient de proclamer sa volonté de rester blanche, — White Australia, — c'est-à-dire opposée à toute immigration asiatique. En même temps, les Etats-Unis, le Canada, la Nouvelle-Zélande, le Transvaal ferment leurs portes à l'immigration de couleur, tout en restreignant notablement l'immigration blanche.

La politique stupide des magnats de la finance et de l'industrie d'Amérique et des Dominions, en élevant des barrières au fil de l'émigration asiatique, prépare des guerres, des invasions et des révoltes. En voulant masquer les faits brutaux de prohibitions par les phrases insipides des protocoles, laborieusement rédigés, la S. D. N. ne fait qu'ajouter à son discrédit. Peine inutile.

RUSSIE

UNE NOUVELLE REPUBLIQUE

On va procéder bientôt à une nouvelle délimitation territoriale de l'Asie Centrale, les frontières actuelles des différentes provinces ne correspondant plus, paraît-il, à la répartition des nationalités.

Le cinquième Congrès soviétique de Boukhara a décidé, à l'unanimité, de transformer en république soviétique la République populaire de Boukhara.

ANGLETERRE

A LA CHAMBRE DES COMMUNES

La Chambre des Communes s'est réunie hier, pour examiner en seconde lecture le projet de loi relatif aux frontières irlandaises. Seule à l'ordre du jour figurait la question de l'Irlande, mais d'autres questions furent posées au gouvernement, et une discussion s'engagea sur le sujet de la Turquie.

Un député déclara que l'état de guerre existait entre la Turquie et l'Angleterre, et le ministre des Colonies, M. Thomas, ancien président du Syndicat des Cheminots, lui répondit que ceci était absolument faux, que des incidents regrettables au sujet de la Mésopotamie avaient obligé l'Angleterre à intervenir, mais que la situation s'était calmée et que tout était entré dans l'ordre.

On aborda ensuite la question irlandaise. M. Baldwin, au nom des conservateurs, déclara qu'il voterait le projet, mais que son parti se réservait le droit de déposer des amendements lorsque la loi serait présentée en troisième lecture, c'est-à-dire dans quelques jours. M. Asquith, au nom du parti libéral, fit la même déclaration.

Vient ensuite une altercation entre le ministre de la Justice et un député, au sujet d'un rédacteur d'un organe communiste qui fut inculpé pour un article « séditions » et dont les poursuites furent abandonnées par la suite.

Le ministre de la Justice déclara qu'il avait pris cette décision parce que des enquêtes effectuées, il résultait que la personne mise en accusation n'était pas coupable.

Cette déclaration souleva un beau vacarme, et plusieurs députés annoncèrent leur intention d'interroger le gouvernement. Et la séance fut fin.

TURQUIE

COMBATS EN MESOPOTAMIE

Le Daily Mail annonce que les mystérieuses opérations militaires contre les Turcs continuent en Mésopotamie. C'est du moins ce qu'affirme un rapport venant de Bagdad et émanant d'une source britannique autorisée, reçu à Londres la nuit dernière.

Ainsi se réaliserait la prédiction de feu le feld-maréchal sir Henry Wilson, qui

dénonçait, il y a plusieurs années, les risques que courrait un petit contingent britannique perdu à 1.000 milles de la mer, au milieu des forces turques.

Le gouvernement reste silencieux sur les événements de Mésopotamie (que par euphémisme on appelle l'Iraq).

Le Daily Mail proteste contre l'occupation de ce grand pays désert et inhospitable, qui coûte à la Grande-Bretagne plus de cinq millions de livres par an.

« Aucun intérêt anglais ne serait légitime si nous retrions du pays. »

« L'hostilité de la plus grande partie de la population de la Mésopotamie contre le traité entre la Grande-Bretagne et l'Iraq nous procure une occasion unique de quitter le pays, et non seulement d'épargner chaque année une somme considérable, mais encore d'éviter à nos troupes et à notre aviation de grands dangers et une lourde responsabilité. »

Le conseil est trop sage pour que le gouvernement pseudo-pacifiste de Mac Donald le suive.

AUGMENTATION DE LA FLOTTE OTTOMANE

Londres, 30 septembre. — D'après un message de Constantinople, le gouvernement d'Angora a décidé d'augmenter sa flotte et d'acheter dès maintenant deux torpilleurs et un sous-marin. A cet effet, une commission spéciale vient de partir pour l'Angleterre.

BELGIQUE

LE CHOMAGE EN BELGIQUE

Pendant le mois d'août, il y a eu 4.924 chômeurs complets et 16.284 chômeurs partiellement, c'est-à-dire ne chômant qu'un ou deux jours par semaine. Ces chiffres sont en décroissance sur ceux du mois de juillet. Les ouvriers affiliés actuellement à des caisses de chômage subventionnées par l'Etat sont au nombre de 634.441.

HOLLANDE

LA REINE WILHELMINE ET LES MUTINERIES DANS L'ARMÉE HOLLANDAISE

A la suite des mutineries qui se sont produites dans l'armée hollandaise au cours des manœuvres, la reine Wilhelmine a refusé de passer la revue des troupes, considérant que l'altitude de certaines unités constitue pour elle une offense.

Le fait est sans précédent et la reine a voulu se souligner davantage encore en faisant annoncer qu'aucune décoration ne sera conférée comme il est d'usage à l'occasion de ces incidents regrettables au sujet de la Mésopotamie ayant obligé l'Angleterre à intervenir, mais que la situation s'était calmée et que tout était entré dans l'ordre.

On aborda ensuite la question irlandaise. M. Baldwin, au nom des conservateurs, déclara qu'il voterait le projet, mais que son parti se réservait le droit de déposer des amendements lorsque la loi serait présentée en troisième lecture, c'est-à-dire dans quelques jours. M. Asquith, au nom du parti libéral, fit la même déclaration.

Vient ensuite une altercation entre le ministre de la Justice et un député, au sujet d'un rédacteur d'un organe communiste qui fut inculpé pour un article « séditions » et dont les poursuites furent abandonnées par la suite.

Le ministre de la Justice déclara qu'il avait pris cette décision parce que des enquêtes effectuées, il résultait que la personne mise en accusation n'était pas coupable.

Cette déclaration souleva un beau vacarme, et plusieurs députés annoncèrent leur intention d'interroger le gouvernement.

Et la séance fut fin.

CHINE

L'OFFENSIVE POUR SHANGHAI

Le plus grand duel d'artillerie que l'on ait vu depuis la guerre se déroule actuellement sur tout le front de bataille de la Chine. Dans la soirée, il a diminué quelque peu d'intensité, mais il n'a pas encore amené de changement notable dans la situation.

L'offensive de Kiang-Sou, avec Shanghaï pour objectif, est maintenant commencée. Un défilé ininterrompu de blessés encombre les routes venant du front.

ÉTATS-UNIS

EFFETS DES PROHIBITIONS

Depuis la mise à exécution aux États-Unis de la loi sur la prohibition et sur l'immigration, le nombre des meurtres, des pillages, des extorsions commis sur la frontière canadienne a augmenté dans des proportions considérables.

Les autorités ont, d'autre part, été mises au courant du fait que trois cents étrangers environ réussissent, chaque semaine, à pénétrer en Amérique en utilisant des routes et sentiers de contrebande. Les individus qui se livrent au commerce clandestin de l'alcool se font plus audacieux de jour en

jour, et jamaïs de moins, répondit le capitaine.

L'ancien militaire fit tourner sa canne plombée, sortit en *mroum broumata*, et parut stupéfait de voir Lucien montant dans le bel équipage qui stationnait sur les boulevards.

« Vous êtes maintenant les militaires, et nous sommes les pékins, lui dit le soldat.

— Ma parole d'honneur, ces jeunes gens me paraissent être les meilleurs enfants du monde, dit Lucien à Coralie. Me voilà journaliste, avec la certitude de pouvoir gagner six cents francs par mois, en travaillant comme un cheval; mais je placerai mes deux ouvrages et j'en ferai d'autres, car mes amis vont m'organiser un succès ! Ainsi, je dis comme toi, Coralie : « Vouge la galère ! »

Tu réussiras, mon petit; mais ne sois pas aussi bon que tu es beau tu te perdras.

Sais méchant avec les hommes, c'est bon genre.

Coralie et Lucien allèrent se promener au bois de Boulogne, ils y rencontrèrent encore la marquise d'Espard, madame de Bargeton

jour, et jamais, de mémoire d'Américain, on n'a relevé un tel trafic illégal des vins et spiritueux sur les limites territoriales.

C'est partout et toujours la même chose. Les prohibitions, les fermetures de frontières ne font que favoriser la contrebande, la corruption, etc. Au lieu de guérir le mal, on l'aggrave.

Quand les hommes le comprendront-ils ?

Tragique manie de la persécution

Reims, 30 septembre. — Un boulanger, M. François-Xavier Riss, 67 ans, né à Rousheim et établi 66, rue Cérès, à Reims, était neuroasthénique et atteint de la manie de la persécution.

Sa fille avait convolé, il y a deux ans, avec le directeur des travaux de l'entreprise Périerin, M. René Van den Moden, 35 ans, et vivait habiter avec lui, 22, rue Paul-Bert, à Saint-Mondé. A l'occasion des vacances, ils étaient venus ensemble à Reims. Des discussions éclatèrent ces jours derniers entre les deux hommes.

Hier matin, se levant armé d'un revolver, le vieillard pénétra dans la chambre de son gendre, qu'il tua net. Retournant dans sa chambre, il logea une balle dans la tête de sa propre femme, âgée de 60 ans. Puis, retournant auprès de son gendre, il tira, pour plus de sûreté, une seconde balle sur le cadavre, et se recueillit près de sa femme, et se tua d'un coup de feu dans l'œil droit.

Le nouveau-né dans une malle

On se souvient que dans un hôtel de la rue de Rivoli on découvrit récemment le cadavre d'un nouveau-né dans une malle, laissé par Mme Vial-Landau. Retrouvée dans l'hôtel qu'elle habite à Monte-Carlo, celle-ci que la police n'enquête d'ailleurs pas, a déclaré que la malle qu'elle avait abandonnée ne contenait que des objets de lingerie. Une autre personne, ouvrant la malle, y aurait à son dire déposé le cadavre paqueté.

En peu de lignes...

Le nouveau-né dans une malle

On se souvient que dans un hôtel de la rue de Rivoli on découvrit récemment le cadavre d'un nouveau-né dans une malle, laissé par Mme Vial-Landau. Retrouvée dans l'hôtel qu'elle habite à Monte-Carlo, celle-ci que la police n'enquête d'ailleurs pas, a déclaré que la malle qu'elle avait abandonnée ne contenait que des objets de lingerie. Une autre personne, ouvrant la malle, y aurait à son dire déposé le cadavre paqueté.

Le groom exigeant

s'est constitué prisonnier

Le jeune groom qui, rue de l'Arcade, blessa la jeune crénière, Preat Marguerite, parce qu'elle ne céda pas à ses instances, s'est constitué prisonnier à Mons. C'est un nommé Urbain Emile, 19 ans.

Des agents tirent sur l'ivrogne

Vers deux heures, hier matin, deux sergents de Levallois voulaient se saisir de quatre noctambules qui, d'après eux, étaient ivres.

Les agents ont pretendu avoir été attaqués. On sait ce que valent ces témoignages. En tout cas ils tirèrent, et l'un des malheureux s'effondra, atteint à la jambe. C'est un nommé Schiliani, 24 ans, demeurant 3, rue de Bretagne, à Levallois.

Un fabricant de toile cirée incendiée à Stains

Vers une heure trente, hier matin, un incendie s'est déclaré à la fabrique de toile cirée Fournier et Leboulanger. Deux ateliers d'une superficie de 100 mètres sur 30 chaussé ont été la proie des flammes.

Les pompiers, après trois heures d'efforts, se rendirent maîtres du feu.

Aucun accident de personne, mais les dégâts matériels sont très importants.

La femme et la bête

Un orang-outang, féroce et mal apprivoisé, s'était échappé d'une menagerie, à Essonne. Les chasseurs organisèrent une battue, mais ce fut une jeune fille de dix-neuf ans, Mlle Colette Chalière, dans le jardin de laquelle l'animal s'était réfugié, qui l'abattit d'un coup de fusil.

Evadé... Repris !

Albi, 30 septembre. — Le détenu Steiner Sydney, 29 ans, sujet américain, condamné à trois mois et un jour de prison pour vol, s'est évadé de la maison d'arrêt d'Albi, mais il fut arrêté le lendemain en gare de Capdenac.

Un drame à l'hôtel

Amiens, 30 septembre. — Un drame passionnel s'est déroulé dans une chambre d'hôtel, 33, rue Robert-de-Luzarches. Un vétérinaire amiénois, Albert Chazeau, 41 ans, a blessé très grièvement de deux coups de revolver son ami, Mme Mgrath Senèque, 36 ans, et s'est ensuite donné la mort.

Les « bons » chasseurs

Lyon, 30 septembre. — A Roule, un chasseur, M. Lougin de Ranchal, s'apprêtait à franchir une haie, fait partie de l'armée, et se brise la colonne vertébrale.

Déjà... la neige !!!

La neige vient de faire son apparition. Oui, déjà ! C'est au sommet de la Tourrette, dont l'altitude est de 2.357 mètres. Cette crête, qui domine le lac d'Annecy, est entièrement blanche.

Le flic mouché

Vous avez vu dans le Métro ces flics, immobiles pendant des heures entières à regarder défiler les travailleurs qui se rendent au boulot.

Au portillon du Père Lachaise que venait d'ouvrir une palote et charmante employée et auprès de laquelle se tenait le flicard, un terrassier qui marchait devant moi spontanément de forme, qui a été blessé grièvement.

— A Arcourt (Seine-Inférieure), l'auto de M. Emile Delestrez, marchand de poisson à Dieppe, riche Richard-Simon, a renversé M. François Dumont, 55 ans, domestique de forme, qui a été blessé grièvement.

— A Courbevoie (Hérault), l'auto de M. Mellot, représentant, est entrée en collision avec un attelage conduit par M. Chilouix. Ce dernier et Mme Jullien qui l'accompagnaient ont été blessés.

— Près de la route d'Heyrieux (Isère), une violente collision s'est produite entre l'automobile de M. Massot, ingénieur en électricité, et la motocyclette de M. René Mignot, 26 ans, électrique. Ce dernier, ainsi que Mme Massot, ont été sérieusement blessés.

— Près de la route d'Heyrieux (Isère), une violente collision s'est produite entre l'automobile de M. Massot, ingénieur en électricité, et la motocyclette de M. René Mignot, 26 ans, électrique. Ce dernier, ainsi que Mme Massot, ont été sérieusement blessés.

— M. Eugène Duponchel, 73 ans, professeur, demeurant 41, avenue Marceau, est renversé à Courbevoie, boulevard de Chilly, par un taxi qui prend la fuite.

— Allons, se dit-il, restons avec elle, quand même !

Camusot proposa secrètement à Coralie une inscription de six mille livres de rente sur le grand-livre, que ne connaissait pas sa femme, si elle voulait rester sa maîtresse en consentant à fermer les yeux sur ses amours avec Lucien.

— Trahir un pareil ange ?... Mais regarde donc, pauvre magot, et regarde-toi ! dit-elle en lui montrant le poète, que Camusot avait légèrement ébouriffé en le faisant boire.

Camusot résolut d'attendre que la misère lui rendit la femme que la misère lui avait déjà livrée.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Le mouvement syndicaliste et les politiciens

Au moment où de toutes parts les ouvriers réclament l'unité pour leur permettre de résister à l'offensive capitaliste ; au moment où dans le Rhône, l'Union des Syndicats reprend son essor, grâce aux efforts des militants responsables qui ont déployé toute leur activité pour maintenir l'unité un instant mise en danger ; au moment même où Dudilleux, à la tribune du Comité national, reconnaît et louait les efforts faits par la majorité de l'Union des Syndicats du Rhône pour maintenir l'unité dans notre département, voilà que nos moscouitaires profitent de l'instant où l'Union va entreprendre une campagne de recrutement, à agitation en faveur des revendications syndicales du but que nous poursuivons, et mettre en bref une fois de plus l'action des ouvriers de ce département.

Pour les camarades qui pourraient encore douter, voici une note parue dans *l'Humanité* du 28 septembre, qui sans commentaire les édifiera sur les intentions des quelques forcenés du P. C. :

GROUPE DES AMIS DE LA V. O.

Le Groupe des Amis de la V. O. se réunira mardi 30 septembre, à 20 heures, à la Maison du Peuple.

A l'heure où s'affirme le triomphe de la majorité confédérale, il faut que tous les partisans de l'I. R. C. viennent nous appuyer leur concours pour arracher à l'empêcheur anarcho-syndicaliste le mouvement ouvrier dans le Rhône.

Nous invitons tous les secrétaires de syndicats partisans de la motion Sémard, adoptée à Bourges, à une écrasante majorité, tous les secrétaires du Parti Communiste, les camarades de l'A. R. A. C., les militants soucieux du mouvement prolétarien et partisans fidèles de la C. G. T. U., à assister à cette réunion, où des mesures très importantes seront prises, en vue de diffuser l'organe du syndicalisme révolutionnaire.

En tous cas, si leur plaisir de s'assurer le concours du Parti et de l'A. R. A. C. pour arracher l'Union aux camarades qui sont momentanément postés à la direction de cet organisme, qu'ils le fassent, nous ne leur contestons pas la valeur et la puissance de cette coalition pour un tel but.

Avec un tel concours, les syndicats seront rapidement squelettiques, et peut-être pourront-ils accaparer la direction des rues qu'ils auront amoncelées dans le Rhône.

Mais qu'ils prennent garde ! Ici il y a des gars qui n'ont pas du tout l'intention de laisser périr le Syndicalisme au seul bénéfice du Capitalisme !

L'Union des Syndicats ne s'adressera pas aux partis ou sectes pour poursuivre sa propagande syndicale. Elle continuera malgré eux la campagne qu'elle s'est tracée contre le seul et véritable ennemi commun : le Capital.

Pour cela elle ne demande qu'un seul concours, celui des exploités, des parias, à quelque industrie et quelque tendance qu'ils appartiennent.

Elle vous crie : Assez de luttes fratricides ! Assez de bluff ! Cessez donc cette campagne de division dont vous nous menacez encore ! Ne donnez pas encore au patronat le moyen d'étouffer le cris de révolte des travailleurs en les divisant, pour le seul plaisir de faire triompher la motion de celui qui aujourd'hui est le président général du Parti communiste.

Les Ouvriers s'en moquent de votre motion ! Ce qu'ils veulent, c'est des conditions de vie meilleures !

Et c'est pour cela, qu'après cette courte mise en garde contre vos manœuvres scissionnistes, nous ne perdrons plus notre temps à vous répondre, ni à nous occuper de vous !

Toute notre action sera dirigée contre le patronat !

S'il vous plaît d'arracher l'Union des mains des syndicalistes, allez-y ! Nous nous prétrons arracher des améliorations sociales pour les travailleurs ! C'est plus syndicaliste, et c'est d'aillers pour accomplir ce travail que les ouvriers nous ont délégués aux postes responsables de l'organisme départemental.

Et maintenant, m'adressant à vous les exploités, je vous demande de méditer ce petit papier, je vous demande de réfléchir et d'essayer de voir où sont vos défenseurs. Renvoyez tous ces mauvais bergers à leur politique ! Faites que vos syndicats en s'occupant de l'action revendicatrice qui leur est propre, deviennent une arme puissante pour permettant de lutter, non pas contre les braves ouvriers qui s'intitulent : communistes, anarchistes, syndicalistes ou autres, mais au contraire contre l'Exploitation Capitaliste !

Voilà ce que vous demandez l'Union des Syndicats du Rhône, et voilà pourquoi elle fait appel à votre concours pour obtenir de nouvelles revendications ouvrières !

Sauvons et maintenons notre force syndicale par l'Unité dans notre Union Départementale, et préparons l'Unité totale du Proletariat !

PONTAL

Secrétaire de l'U. D.

UNIONE SINDACALE ITALIANA

E' già in stampa ed uscirà nella prima settimana di ottobre.

Rassigna syndicala

rivista mensile dell'Unione Sindacale Italiana, con importanti articoli di attualità e su problemi sindacali di Enrico Leone, Armando Borghi, A. Giovannetti e di altri scrittori sindacalisti d'Italia e di altri paesi. Conterrà pure un copioso notiziario sul movimento sindacalisti internazionale.

La rivista si spedisce solamente dietro invio dell'importo anticipato di una lira la copia. All'estero, L. 1.50.

Abbonamenti : anno, L. 10 ; semestre, L. 5. — Esteri : anno, L. 14 ; semestre, L. 7. — Sostentori, L. 100 annuo.

Inviate vaglia ecc. a Giovannetti Alibrando, « Rassegna Sindacale », via Achille-Mauri, 8, Milano (VI).

L'Unité

Qui donc dira assez le mal que nous aurait fait la scission. Chaque jour nous permet de mesurer le lassé creusé entre toutes les forces du travail qui aspirent cependant à cette liberté si chère, à ses revendications si légitimes. En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs. L'on est parfois décidé de se jeter dans l'ombre pour ne pas apparaître plus longtemps aux yeux des masses trompées l'artisan de cette destruction du mouvement ouvrier. Car de cette œuvre, vraiment prolétarienne, il ne reste rien, sinon le souvenir. Comme l'on a raison de se rappeler la figure de l'apôtre, comme il serait bon que chacun de nous médite ses sages paroles s'en imprègne avec le désir ardent de ne pas prolonger plus longtemps la division syndicale.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire. L'article que G. Yvelot a écrit pour le mouvement de l'imonoclase qu'il était Fernand Pelloutier, montre mieux que je ne saurais le faire le désastre irréparable de la scission. Ce que je voudrais chercher au cours de ces quelques lignes, c'est moins la responsabilité de la cassure syndicale que les moyens de la reconstitution de l'unité. Qu'en le veuille ou non, les revendications ouvrières sur le terrain économique comme social sont vouées à l'insucessus le plus absolu tant que ne sera pas résolu cette question vitale de l'unité.

Y a-t-il vraiment des artisans de l'unité ? Y a-t-il vraiment des hommes prédisposés à cette tâche urgente ? Oui ! Ils sont nombreux ! Sont partisans de l'unité, tous ceux qui, chaque jour, subissent la férue patronale, tous ceux qui sont victimes de la violence bourgeoise et capitaliste, tous ceux qui, dans les prisons et dans les bagnes, attendent l'unité ouvrière reconstituée, la volonté et la force pour ouvrir les portes derrière lesquelles ils souffrent et meurent. Tous ceux aussi qui, victimes de l'incurie, vont chaque jour risquer leur vie pour entraîner la multitude de parasites qui vivent de la sueur des travailleurs.

Nous faisons un appel nouveau aux compagnons, aux lecteurs du *Libertaire*, aux sympathisants des localités ci-dessus, pour vendredi prochain 3 octobre, en vue d'organiser sérieusement notre région. Il ne s'agit pas de palabrer, de critiquer, il s'agit d'oeuvrer positivement et démontrer que notre idéal n'est pas une vainre formule.

Défichons ! Réveillons les esclaves ! C'est notre rôle. Nous sollicitons les camarades étrangers et particulièrement nos camarades algériens.

A l'œuvre ! Tous vendredi 3 octobre, à la Bourse du Travail, 4, rue Suger, Saint-Denis.

POMMIER

VILLE D'ARNES

GROUPE D'ÉTUDES SOCIALES

Dimanche 26 octobre, 15 heures, Nouvelle Salle des Fêtes, Grande-Rue,

Grand Concert

DE PROPAGANDE

avec le concours de la troupe du Groupe Artistique *l'Aube Nouvelle*, suivi d'une grande tombola (plus de cent lots).

Programme : Chants, monologues ; pièce comique : « Le futur Député » ; pièce dramatique : « Biribi ».

Nota. — Tous les camarades libertaires et les sympathisants sont invités à venir avec leur famille et de faire autour d'eux toute la propagande nécessaire pour la réussite du concert.

CONVOCATION

Réunion du groupe d'Etudes Sociales d'Harnes, dimanche 5 octobre, à 17 heures, chez Martin Magnier, rue du Quai, Cauverie par Pierier, sur : « L'organisation et les Anarchistes ».

Les copains possédant des programmes pour le concert sont priés de rapporter à la réunion l'argent de ceux vendus pour besoin d'argent, ainsi que les lots offerts par les copains. Qu'en se le dise !

Les lecteurs du « *Libertaire* » de Billy-Montigny, Nouvry, cité Dreyfus, Fougères-lez-Lens, Hénin-Liétard et les environs sont invités d'essayer d'amener des camarades sympathisants et révolutionnaires, samedi soir, à 20 heures, chez le camarade Farcy Albert, rue Arthur-Lamendin, à Billy-Montigny. Une causeuse contradictoire sera faite par Pierier, sur la question de « la misère occasionnée par la vie chère, les nombreuses familles et les remèdes à y apporter ».

A bas les corbeaux !

Cet article intéresse tout particulièrement nos jeunes camarades des 10^e et 11^e arrondissements.

Qui n'a déjà remarqué, en ces quartiers populaires, l'étrange vie des travailleurs ?

Qui n'a jamais remarqué au coin des grands faubourgs, le soir, après la sortie des usines, ces pauvres gars qui, ayant fini le dur labeur, se hâtent vers la tanrière pour voir si leur femme ou leurs gosses se portent mieux et tâcher d'alléger la souffrance quotidienne par des parades d'espoir que souvent ils ne pensent pas ?

Qui n'a jamais remarqué aussi de ces jeunes gens déjà éfolés, fanés dans les lourdes prisons où journalement ils vendent leurs faibles forces à un patronat avide et sans aucun scrupule ?

Si, tout cela a déjà été remarqué, tout cela a déjà été dénoncé, et puis des gens très forts se sont fait un pécule, voire même des rentes, à le chanter sur tous les airs.

De sorte que, à l'heure actuelle, le prolétariat se trouve plongé — si je puis ainsi m'exprimer — en une apathie d'où il ne peut sortir qu'avec la volonté bien arrêtée de se libérer à tout jamais des ruffians inéptes qui l'oppressent.

Mais... qui fera comprendre aux prolétaires qu'ils n'ont à compter que sur eux-

mêmes pour gagner ce bien-être et cette liberté qui leur fait tant défaut ?

En bien, la Fédération des Jeunesse Syndicalistes offre ce moyen qu'elle met à la disposition de tous les jeunes gens avides de s'instruire, de s'éduquer et de s'élever morallement.

Allons, les jeunes gueux, venez avec nous pour la scission. Chaque jour nous permet de mesurer le lassé creusé entre toutes les forces du travail qui aspirent cependant à cette liberté si chère, à ses revendications si légitimes.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

L'article que G. Yvelot a écrit pour le mouvement de l'imonoclase qu'il était Fernand Pelloutier, montre mieux que je ne saurais le faire le désastre irréparable de la scission.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de la coupe aux lèvres, et ce n'est pas demain que se réalisera cette unité si nécessaire.

En lisant les quelques lignes dédiées aux grands précurseurs du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à son œuvre, à toute cette vie faite d'abnégation, il m'est revenu à l'esprit toutes les luttes livrées ces dernières années, où les sol-disant ardents défenseurs de son œuvre s'en sont fait les fossileurs.

Il y a loin de